

4^{ème} Dimanche après la Pentecôte

« Longtemps j'ai cru que la bêtise remplissait le monde et qu'elle dominait le genre humain. Je sais maintenant que la bêtise elle-même connaît son maître : la peur ». Le mot, sans doute, est acerbe ; pourtant, l'amertume de ce jugement, peut-être un peu trop général, de Michel de Saint-Pierre, ne doit pas nous cacher ce qu'il a de profondément juste lorsqu'il est appliqué à notre propre vie. En effet, si nous regardons avec honnêteté le cours de notre existence, nous nous rendons compte que, la plupart du temps, lorsque nous nous comportons comme des gens bêtes, lorsque nous faisons des bêtises – et il n'y a, sur cette terre, pas de pire bêtise que le péché – nous agissons sous l'emprise d'un maître plus fort encore que notre propre bêtise : la peur. Peur de Dieu que nous connaissons si mal, dont nous nous éloignons sans peine car nous n'avons pas saisi l'infini de son Amour ; peur des autres qui nous asservissent sous la tyrannie de leur regard ; peur, enfin, de nous-mêmes : peur de manquer, peur de ne pas offrir à notre nature ce qui l'épanouira même si, pour cela, nous devons faire nos récoltes dans le champ du péché.

La bêtise de notre péché, combien souvent !, puise ainsi à la source de cette triple peur : peur d'un Dieu qui ne nous aimerait pas et dont, par conséquent, il serait aisé de se détourner pour trouver un peu de bonheur sur la terre ; peur des autres et de leur regard, juge terrible qui élève et qui abaisse – et surtout qui rejette - au gré des modes et des humeurs ; peur de nous-mêmes : peur de rater notre vie, de passer à côté de l'existence en remettant toute notre personne dans les mains du Seigneur de l'Évangile. A l'origine de ces peurs multiples et destructrices, une faille, une absence, une ténèbre : une lumière ne s'est pas encore allumée dans notre cœur – une lumière qui change tout, qui pacifie tout, qui fortifie tout : la lumière de la rencontre décisive avec le vrai Dieu. « Le Seigneur est ma Lumière et mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, devant qui tremblerai-je ? » Si nous acceptions un jour de troquer les feux follets du monde pour la Lumière du Seigneur, si nous consentions à nous abandonner au Salut qui vient de Dieu, plutôt que de le chercher dans le regard d'autrui, si nous voulions bien, enfin, quitter les remparts branlants de notre volonté propre pour entrer par la prière dans la Citadelle de notre âme où se tient le Seigneur, alors nous n'aurions plus peur – alors nous n'aurions plus à trembler devant quiconque. Bien peu,

pourtant, empruntent ce chemin de l'assurance et de la paix. Pourquoi ? Parce qu'il demande d'abandonner, au seuil de la route, une part de nous-mêmes – celle qui trouve son plaisir à n'avoir aucun guide si ce n'est elle-même – celle qui refuse d'écouter et d'obéir – et qui, par-là même se coupe de la vraie joie pour se placer sous le joug de la peur. Nous ne pouvons avoir les deux : et l'orgueil et la paix. Il nous faudra choisir : ou la sérénité dans l'humilité – voire l'humiliation ; ou la peur dans l'orgueil.

Regardons saint Pierre dans l'Évangile de ce jour : il aurait mille raisons de trembler et de reculer : peur du ridicule de jeter, une fois de plus, devant toutes ces foules rassemblées, le filet en vain après une nuit passée déjà sans rien prendre ; peur d'un ridicule plus grand encore qui serait que le filet soit rempli et que lui, le patron de pêche, le marin ait échoué du soir au matin là où ce Jésus, ce terrien, ce charpentier de Nazareth réussisse du premier coup ; peur, également, après cette pêche miraculeuse, de l'humilité et de l'humiliation qu'elle demande : tomber à genoux au milieu des poissons visqueux de la barque pour se reconnaître pêcheur devant cet homme qui, après tout, est aussi un homme comme lui ; peur, enfin, de tout abandonner, de tout laisser derrière lui pour répondre à l'appel mystérieux de ce pêcheur d'hommes, de ce pêcheur de pêcheurs...et pourtant, éclairé par une lumière venue d'en-haut, soutenu par une force qu'il ne tenait pas de lui, saint Pierre, pas une fois, n'a tremblé. Ni la crainte du regard des autres, ni la toute tremblante mise en présence de son péché face à la sainteté de Dieu, ni le saut vertigineux de la foi et de la vie confiée ne l'ont retenu, ne l'ont fait reculer. Adieu, peur d'un Dieu-Père fouettard qui ne saurait que châtier le pêcheur et non le sauver ! Adieu, peur du jugement mondain qui nous contraint et nous étouffe ! Adieu, peur de moi-même qui brouille mon regard et coupe les ailes de ma foi ! Laissant là les filets de peur qui enserraient leur cœur, ils quittèrent tout et le suivirent.

Abbé Jean-Baptiste Moreau